



europa

revue littéraire mensuelle

J.-K. HUYSMANS

VILLIERS
DE L'ISLE ADAM

LITTÉRATURE LATINE
DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

août-septembre 2005

Huysmans et Villiers de l'Isle-Adam sont deux orfèvres de la prose dont les œuvres se détachent au premier plan de la littérature de la fin du XIX^e siècle. L'un et l'autre se portaient une estime réciproque. Ils partageaient les mêmes fureurs et les mêmes dégoûts, le même tourment de l'idéal, le même sens du grotesque, la même haine du positivisme et de l'esprit mercantile. Tous deux aiguïsaient leurs griffes pour assassiner un même monstre : le bourgeois. Dans une lettre à Stéphane Mallarmé, en septembre 1866, Villiers écrivait : « Je travaille à nous venger... Le fait est que je ferai du bourgeois, si Dieu me prête vie, ce que Voltaire a fait des cléricaux, Rousseau des gentilshommes et Molière des médecins. » Sur ce terrain, Huysmans ne fut pas de reste. Pour avoir honni leur époque, ils n'en furent pas moins des écrivains de leur temps. « Contemporain de l'orgueil scientifique — écrira Remy de Gourmont à propos de l'auteur des Contes cruels et de L'Ève future — il fut le Goethe de la magie rationnelle, et peut-être eût-il voulu en être le Faust. Mais il y avait en son génie plusieurs génies : Swift n'est pas plus amer, ni Hoffmann plus fantastique, ni Poe plus désespérément logique... Il réunissait tous les dons de l'ironiste, du rêveur et du philosophe. » Quant à Huysmans, sa trajectoire le conduisit de la jeune école naturaliste à ce « bréviaire de la décadence » qu'est À rebours, portrait d'un esthète névropathe et histoire d'« une âme malade d'infini dans une société qui ne croît plus qu'aux choses finies », comme le nota Barbey d'Aurevilly qui ajoutait qu'après un tel livre, il ne restait plus à l'auteur qu'à choisir entre « la bouche d'un pistolet et les pieds de la croix ».

ÉTUDES ET TEXTES DE

Michel Lamart, Remy de Gourmont, Éléonore Reverzy, Alain Trouvé, Jean-Marie Seillan, Per Buvik, Jérôme Solal, Françoise Court-Pérez, Jacqueline Lichtenstein, Gilles Bonnet, Alan Raitt, Gérard Farasse, Daniel Walther, Bernard Mezzadri, Danielle Chaperon, Bertrand Vibert, Alain Néry, Jean-Paul Goujon, Éric Walbecq, Arnaud Dhermy.

LITTÉRATURE LATINE DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Ambroise de Milan ● Prudence de Calahorra ● Jérôme de Stridon
Eucher de Lyon ● Claudien d'Alexandrie ● Grégoire de Tours
Eugène de Tolède ● Textes traduits et présentés par Jean Miniac

ALIBI : LE MONUMENT

Jean-Michel Maulpoix ● Yu Jian

SOMMAIRE

J.-K. HUYSMANS
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Michel LAMART	3	La maladie de l'infini.
Remy de GOURMONT	8	Souvenirs sur Huysmans.
Eléonore REVERZY	15	La modernité dans les premiers romans de Huysmans.
Alain TROUVÉ	27	Le naturalisme expérimental.
Jean-Marie SEILLAN	46	Huysmans lecteur d' <i>À rebours</i> .
Per BUVIK	60	Gilles de Rais, des Esseintes et Durtal.
Jérôme SOLAL	70	Le vers pornographique et la prose obscène.
Françoise COURT-PÉREZ	86	Le chant et la voix chez Huysmans.
Michel LAMART	99	Éclipses de lune.
Jacqueline LICHTENSTEIN	124	Huysmans critique d'art.
Gilles BONNET	135	Poétique du pétard.
	*	
Alan RAITT	150	Lectures croisées.
	*	
Remy de GOURMONT	160	Villiers de l'Isle-Adam.
Gérard FARASSE	166	Trait pour trait
Daniel WALTHER	174	Fantastique, anticipation, humour noir.
Bernard MEZZADRI	184	Qui lira <i>Véra</i> l'aimera.
Bertrand VIBERT	196	« D'amour et de mort ».
Danielle CHAPERON	215	Regards obliques et anamorphoses narratives.
Alain NÉRY	229	Le sadisme des <i>Nouveaux Contes cruels</i> .
VILLIERS DE L'ISLE ADAM	239	Textes inédits présentés par Jean-Paul Goujon.
Éric WALBECQ	248	Sur la mort de Villiers de l'Isle-Adam.
Arnaud DHERMY	259	Une identification mondaine ?

LITTÉRATURE LATINE
DE L'ANTIQUITÉ TARDIVE

Jean MINIAC	266	Prémices d'une anthologie commensale.
-------------	-----	---------------------------------------

Poèmes et proses de

AMBROISE DE MILAN, PRUDENCE DE CALAHORRA,
JÉRÔME DE STRIDON, EUCHER DE LYON, CLAUDIEN D'ALEXANDRIE,
GRÉGOIRE DE TOURS, EUGÈNE DE TOLÈDE

ALIBI : LE MONUMENT

- Jean-Michel MAULPOIX 299 Minuscules tombeaux.
YU JIAN 304 La Grande Tour-Pagode de l'Oie sauvage.
Annie CURIEN 309 Expression du lien, champ de solitude.

DIRES & DÉBATS

- Vittorio GALLESE 318 Les neurones miroir et l'intersubjectivité.

CHRONIQUES

La machine à écrire

- Pierre GAMARRA 325 Le soleil se couche à l'Est.

Les 4 vents de la poésie

- Charles DOBZYNSKI 330 Pour forcer l'infranchissable.

Le théâtre

- Karim HAOUADEC 338 Théâtre de l'opprimée.

Le cinéma

- Raphaël BASSAN 342 Parcours intimiste
dans une société en crise.

La musique

- Béatrice DIDIER 345 Orphée, passion à visage d'homme.

NOTES DE LECTURE

349

Max ALHAU, Marie-Claire BANCQUART, Jacques BODY, Roger BOZZETTO, Nelly CARNET, Denis DEVIENNE, Jean-Claude FORÊT, Bernard FOURNIER, Pierre GAMARRA, Jean-Paul GAVARD-PERRET, Jean GUÉGAN, Thierry GUINHUT, Daniel LEUWERS, Claude LISCIA, MÉNACHÉ, Jean-Baptiste PARA, Jean-Marie PERRET, Nelly STÉPHANE, Bertrand TASSOU, Bernard TERRAMORSI, Lyà TOURN, Francis WYBRANDS.

LA MALADIE DE L'INFINI

Huysmans et Villiers de l'Isle-Adam sont deux orfèvres du style dont les œuvres déployaient tout un luxe d'ombres et de flamboiements. L'un et l'autre se portaient une estime réciproque, en dépit de discrètes réserves. Ils partageaient les mêmes fureurs et les mêmes dégoûts, le même sens du grotesque, la même haine du positivisme et de l'esprit mercantile. Sans doute le tourment de l'idéal est-il plus brûlant chez Villiers, mais tous deux aiguisaient leurs griffes pour écharper un même monstre : le bourgeois. Dans une lettre à Mallarmé, en septembre 1866, Villiers écrivait : « Je travaille à nous venger... Le fait est que je ferai du bourgeois, si Dieu me prête vie, ce que Voltaire a fait des "cléricaux", Rousseau des gentilshommes et Molière des médecins. » Sur ce terrain, Huysmans ne fut pas de reste. Une défiante attirance pour l'occultisme, l'artifice et le satanisme rapproche encore ces deux écrivains.

Pour avoir honni leur époque, ils n'en furent pas moins des écrivains de leur temps. « Contemporain de l'orgueil scientifique — écrira Remy de Gourmont à propos de l'auteur des *Contes cruels* et de *L'Ève future* — il fut le Goethe de la magie rationnelle, et peut-être eût-il voulu en être le Faust. Mais il y avait en son génie plusieurs génies : Swift n'est pas plus amer, ni Hoffmann plus fantastique, ni Poe plus désespérément logique... Il réunissait tous les dons de l'ironiste, du rêveur et du philosophe. » Quant à Huysmans, sa trajectoire le conduisit de la jeune école naturaliste à ce bréviaire de la décadence qu'est *À rebours*, portrait d'un esthète névropathe et histoire d'« une âme malade d'infini dans une société qui ne croit plus qu'aux choses finies », selon le pénétrant diagnostic de Barbey d'Aurevilly qui ajoutait qu'après un tel livre, il ne restait plus à l'auteur qu'à choisir entre « la bouche d'un

pistolet et les pieds de la croix ». On sait quel fut son choix : « Huysmans s'affiche en plein boulevard avec des prêtres », notait Jules Renard dans son *Journal* en 1899.

La fin de siècle vit déferler comme une vague les conversions d'écrivains. On notera cependant que la religiosité de Villiers et de Huysmans est complexe. Elle sent le soufre davantage que l'encens. « J'ai trouvé, dans la nuit, deux blasphèmes ou trois... », confiait Villiers à Mallarmé. Pour un dîner auquel furent conviés Huysmans et Léon Bloy, il rédigea un « Menu de la conversation » qu'inaugure ce plat de résistance : « 1°. Les rôtis. Pères de l'Église en daube, sauce exégèse, par le professeur de scatologie comparée Jérémie Bloy, dit l'extatique tombeur des mufles... » Si la fin de sa vie fut marquée par un raidissement religieux, ce vœu d'entière allégeance à l'Église aiguisa un conflit intérieur dont témoignent les remaniements d'*Axël*, poème dramatique auquel il travailla pendant de longues années et qui eut un retentissement à l'échelle du Symbolisme européen, de Maeterlinck à William Butler Yeats¹.

Les rapports de Huysmans à la religion appellent aussi quelques remarques. Lors de la parution de *Là-bas* (1891), le futur oblat fut taxé par Léon Bloy de « dilettantisme religieux ». Il semble à tout le moins que la conversion de Huysmans soit modelée et colorée par ses options esthétiques. Preuve en est qu'il fait théologiquement fi du Purgatoire, invention d'un Moyen Âge qu'il admirait pourtant. Ce qu'il dit de la peinture dans un article sur Félicien Rops s'applique aussi à sa conception de la littérature : l'art, selon Huysmans, doit « graviter comme l'humanité qui l'enfante, comme la terre même qui la porte, entre ces deux pôles : la Pureté et la Luxure, entre le ciel et l'enfer ». Pour être « suraiguë », toute création doit être « satanique ou mystique », car « en dehors de ces points extrêmes » il n'y a que « des œuvres de climat tempéré, de purgatoire, des œuvres issues de sujets humains plus ou moins pleutres ».

Si la religion de Huysmans n'a rien de conformiste, sa tonalité est également étrangère au prophétisme mugissant d'un Léon Bloy. Chez Huysmans, le critère esthétique reste déterminant. Dans *Les Foules de Lourdes*, publié en 1906, un an avant sa mort, il est certes impressionné par la flambée de foi des pèlerins, par la grotte,

1. Devenu avec Mallarmé exécuteur testamentaire de Villiers de l'Isle-Adam, c'est Huysmans qui, quelques mois après la mort de son ami, fit paraître *Axël* chez Quantin (1890).

« hangar des âmes en transe [...] où tous les écrasés de la vie viennent s'abriter et échouent en dernier ressort », mais on sent que la description des scrofuleux, des tuberculeux et autres coxalgiques agit sur sa plume comme un excitant stylistique. Il ne se gêne pas non plus pour railler « le moulinet des messes express », la repoussante statue de l'Immaculée Conception qui semble taillée dans des « pains de margarine » ou la hideur de la basilique aux vitres colorées comme des bonbons anglais : « La funeste ganache qui a construit ce misérable pastiche du XIII^e siècle, n'a su réussir qu'une chose : l'alliance de l'inconfort et de la laideur. »

Alors même que les distinguent d'assez nettes différences d'écriture et de tempérament, Villiers et Huysmans éprouvent tous deux un profond malaise face à leur époque, une sorte de désespérance devant l'Histoire, d'où leur propension à chercher refuge dans l'art, à se hisser au-dessus ou en deçà des bornes de leur temps et à produire un détonnant mélange de réaction et de rébellion. « Je porte en mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés », écrivait Villiers à Méry Laurent. Nul doute qu'il pouvait prendre à son compte les paroles qu'il prête à Tullia Fabiana dans *Isis* : « Mon âme n'est pas de ces temps amers. » Il se voyait comme un prince moderne condamné à vivre dans un taudis et affirmait aimer « les combats où la défaite est certaine ». Son père, chevalier de l'ordre de Malte, avait fait de la prison pour dettes et connu la faillite. Il garda longtemps l'espoir de redresser sa fortune en mettant la main sur des trésors enterrés en Bretagne par la noblesse émigrée. Villiers, fils de marquis ruiné, chercha durablement à épouser des jeunes filles à cinquante ou cent millions de dot, mais ses projets de riche mariage se soldèrent tous par des échecs. Dans les dernières années de sa vie, il vécut avec Marie Dantine, veuve illettrée d'un cocher belge. Elle lui donna un fils très aimé, Victor, dit Totor. Villiers fut tenaillé par la pauvreté. Dans son livre *Au banquet de la vie* (1925), Gustave Guiches a rapporté ces propos saisissants de Mallarmé : « Villiers de l'Isle-Adam a écrit ses dernières pages de *L'Ève future*, à plat ventre sur un plancher, rasé de meubles et éclairé d'un bout de bougie. À plat ventre, Wyzewa ! À plat ventre ! Mais l'esprit était debout. Car l'esprit, chez certains, fait toujours angle droit avec le corps aplati !... » Début 1889, alors que Villiers souffrait du cancer qui l'emporterait bientôt, Mallarmé et Huysmans ouvrirent une souscription pour lui venir en aide.

Huysmans, en tant que fonctionnaire — il fut sous-chef de bureau à la direction de la Sûreté générale — connut une situation matérielle moins précaire. Mais le jugement qu'il porte sur son époque rejoint celui de Villiers et inclut assurément son aîné parmi les rêveurs réfractaires : « Quand le moment est définitivement venu où l'argent est le Saint des Saints devant lequel toute l'humanité, à plat ventre, bave de convoitise et prie [...] il arrive fatalement que quelques êtres, égarés dans l'horreur de ces temps, rêvent à l'écart et que de l'humus de leurs songes jaillissent d'inconcevables fleurs d'un éclat vibrant, d'un parfum fiévreux et altier, si triste ! » (*Certains*, 1908).

Il y a chez Villiers et Huysmans quelque chose de rare et d'extrême. Il semble que ce soit d'abord une question de style, de vibration des formes. Huysmans a pressenti la crise du roman, qu'il tenait pour un « genre épuisé par les redites ». À *rebours*, avec sa prose ornée, opulente, nerveuse, à la fois tannique et savoureusement faisandée, n'est-il pas un alliage de fiction, d'essai, de chronique ? Chez Villiers aussi, en dépit de la rutilante allure de nombre de ses contes, une stase explosive tend à menacer le pur essor narratif. Comme l'a observé avec beaucoup de finesse Bernard Noël, ses luxueux assemblages de mots « font jaillir de l'espace même de la langue des vibrations de sens plus sensées que le contenu propre à chaque mot et à son lien ordinaire avec les autres ». On assiste à un débordement, un surcroît, un excès. Et Bernard Noël poursuit : « Ce *plus* jaillit à l'endroit où la langue courante s'absente d'elle-même et entre, dirait-on, dans son vide, dans son rien : il est comme un écho roulant à travers ce rien et nous disant ce que la langue ne savait directement dire. Cet écho *chimérique* est ainsi, dans la langue, le néant de la langue, l'indicible. Mais l'indicible, bien sûr, ne peut se développer qu'à l'intérieur du dit : il est nécessairement du dit, un dit si bien retourné qu'on ne pourra jamais le ramener explicativement à du dicible : il vibre trop. »

De Verlaine à Jorge Luis Borges, de Mallarmé à André Breton, de W. B. Yeats à Luis Buñuel et Guillermo Cabrera Infante, maints écrivains et artistes ont formulé leur admiration pour Villiers de l'Isle-Adam et Huysmans. Par exemple Jules Renard, dans son *Journal* : « Certaines phrases intenses de Villiers me font comme un coup de fusil tiré dans la tête. » Ou Paul Valéry dans *Tel Quel* : « Villiers saisit rapidement, dans toute son étendue, la vertu musicale, plastique, suggestive des mots, la valeur de leurs positions, leurs valeurs

profondes, leurs affinités éloignées. » Et du même Valéry, à propos de trois romans de Huysmans, *Là-bas*, *En route* et *La Cathédrale* : « Toute cette œuvre tient d'abord au poème par ses accouplements furibonds d'images, par l'accumulation des éléments de vision, par l'appel de toute chose créée à désigner toute autre, par la transformation systématique des groupes d'impressions, les uns dans les autres. D'autres fois, elle se retient, elle touche à fond le réel, et, au bout, se rencontre elle-même, remonte aux jeux les plus indépendants des mots. Ailleurs, ayant approfondi chaque sensation, ayant distillé l'heure de l'homme habituel, elle paraît différente et sombre. Elle produit, alors, les moments où, sans ambages, se posent les plus directes et les plus élémentaires questions. Elle dresse l'ennui, la mort, la maladie, l'impuissance. Elle décrit un être qui ne peut plus se détourner. Il est parvenu à l'âge où tout se suppute, clairement, en patience et en souffrance ; il tourne autour de l'instant singulier où l'on n'espère plus rien. C'est le point où les derniers changements de l'homme sont possibles, et il le sait. » Cette gravité, commune à Villiers et à Huysmans, sait néanmoins faire place à l'humour bouffonnant, à la mordante raillerie, à la plus noire ironie et même, observait André Breton, au rire spasmodique.

Ce numéro à double entrée, qui favorisera les lectures croisées, témoigne de l'intérêt que manifestent depuis une vingtaine d'années les chercheurs, tant étrangers que français, pour une période littéraire complexe, captivante et féconde. Mais il fallait aussi sortir d'une logique « fin de siècle » dans laquelle on a eu trop tendance à enfermer nos auteurs. Cette approche, à bien des égards, trouve vite ses limites, même si Huysmans écrit, dans *Là-bas* : « Les queues de siècle se ressemblent. Toutes vacillent et sont troubles. » Ce que l'on souhaitait, entre autres, suggérer, c'est bien la capacité d'effraction et la résonance de ces deux écrivains au cœur de notre présent.

Michel LAMART